

## La résilience

### Resilience

**Dr. Benamsili Lamia**

Université de Bejaia(Algerie) Haderbache.lamia@gmail.com

**Reçu le: 12/10/2020**

**Accepté le: 11/12/2020**

**Publié le: 30/06/2020**

#### **Résumé :**

La résilience, sorte d'immunologie psychique, désigne un processus qui permet de résister à un traumatisme ou bien de se reconstruire après lui. Ainsi, la résilience est l'art ou la capacité de faire face et/ou de rebondir après une situation extraordinaire. Dès lors, une trajectoire heureuse est possible face et après une crise.

Après un bref historique du concept, nous allons présenter ses définitions, les facteurs de protection et les facteurs de risque, permettant ou entravant le processus de résilience et enfin un bref exposé sur la capacité de l'enfant et de l'adolescent à s'adapter et à se reconstruire après un ou plusieurs traumatismes.

**Mots clés :** Résilience ; traumatisme ; enfant ; adolescent.

#### **Abstract:**

Resilience, a kind of psychic immunology, refers to a process that can resist a trauma or rebuild itself after it. Thus, resilience is the art or ability to cope and / or bounce back from an extraordinary situation. From then on, a happy trajectory is possible in the face of and after a crisis.

After a brief history of the concept, we will present its definitions, protective factors and risk factors, allowing or hindering the resilience process and finally a brief presentation on the child's and adolescent's ability to adapt and rebuild after one or more trauma.

**Key words:** resilience; trauma; child's; adolescent's.

## Introduction

Aborder le traumatique avec un message d'espoir, voilà bien l'objectif de cet article. Ainsi, on va interroger l'évolution favorable, parfois spectaculaire des choses, phénomène appelé « résilience ».

### 1- Historique et émergence du concept de résilience

Pendant des millénaires, la condition humaine n'a pas pensé la psychologie. On expliquait les souffrances mentales par la possession diabolique ou par la dégénérescence. Il a fallu attendre la fin du XIXe siècle pour commencer à penser le traumatisme. Et ce n'est que depuis les années 1980 que l'on travaille l'idée de résilience, la possibilité de se remettre à vivre après une agonie psychique traumatique ou dans des conditions adverses (Cyrulnik, 2014, p.XIII).

Le concept de résilience a pu se développer au XX e siècle parce que la culture contextuelle était structurée par les machines et la médecine qui étaient en pleine expansion. Les agronomes ont été les premiers à faire du mot « résilience » un concept à allure scientifique. La résilience d'un système socio-écologique est sa capacité à absorber les perturbations naturelles comme la sécheresse et l'inondation, et se réorganiser de façon à maintenir ses fonctions et sa structure. Les métallurgistes ont ensuite calculé l'impact nécessaire pour rompre une barre de fer qui, en deçà de cette pression, avait résisté au choc et repris sa forme (Cyrulnik, 2016, pp.298-300).

L'origine du terme résilience se perd dans la nuit des temps, mais il a été utilisé dans une variété de contextes depuis au moins 2065 ans. Son histoire est riche et variée. Il est passé d'une langue à l'autre, d'un pays et d'une culture à une autre et, finalement, d'une discipline à une autre (Alexander, 2016, p.8).

La résilience est un terme français, issu du latin *resilientia*, qui est habituellement employé en physique des matériaux pour désigner la « résistance du matériel aux chocs élevés et la capacité pour une structure d'absorber l'énergie cinétique du milieu sans se rompre » (dictionnaire Robert). Dans le contexte de la métallurgie, la résilience désigne, donc la qualité des matériaux qui tient à la fois de l'élasticité et de la fragilité et qui manifeste la capacité à retrouver leur état initial à la suite d'un choc ou d'une pression continue. En informatique, la résilience concerne la qualité d'un système qui lui permet de continuer à fonctionner en dépit d'anomalies, liées aux défauts d'un ou de plusieurs éléments constitutifs (Anaut, 2008, p.35).

À l'origine, le terme résilience était utilisé en physique pour caractériser (en joule par  $\text{cm}^2$ ) la résistance au choc d'un métal. Il fut utilisé pour la première fois, par Francis Bacon (1626) pour désigner le son rebondissant contre un corps et provoquant l'écho. Cette acceptation renvoie donc à un phénomène physique mesurable (Vermeiren, 2012, p.16). La résilience des matériaux est ainsi une des clés d'analyse essentielle des matériaux de la structure. La notion de résilience dans la science des matériaux, appartient à l'étude de la rupture. Elle s'inscrit dans un ensemble plus large qui est celui de l'étude des propriétés mécaniques des matériaux (Blétry, 2016, p.194).

L'utilisation du concept de résilience en psychologie et psychopathologie demeure encore assez récente en France, où elle est connue surtout depuis les années 1990. Les premiers travaux en appui sur ce concept viennent des anglo-saxons et nord-américains. Nous pouvons citer, parmi les précurseurs de cette approche, des chercheurs anglo-saxons comme Werner (1982 ; 1992) ; Rutter (1983 ; 1992) ; Garmezy (1983, 1996) ; Fonagy (1994 ; 2001) ; Haggerty, Sherrod et al. (1996) ; mais également francophones comme Cyrulnik (1999 ; 2001 ; 2006) ; Guedeney (1998) ; Manciaux (1999 ; 2001) ou Lemay (1999) au Québec (Anaut, 2008, p.37).

Au cours de la période qui a suivi immédiatement la seconde guerre mondiale, la résilience est devenue monnaie courante dans des disciplines comme la psychologie et l'anthropologie. En 1973, elle commence sa route vers la gloire dans d'autres disciplines comme résultat des travaux de l'écologue des systèmes Crawford Stanley Holling qui, bien qu'il n'ait pas été le premier écologue à employer ce terme, fut le plus célèbre de son temps. Les études sur les catastrophes ont reçu le terme de résilience à travers les travaux de Peter Timmerman qui, en 1981, l'a relié à la vulnérabilité et ensuite, par Neil Adger qui, en 2000, lui a assuré une large audience dans le domaine des sciences sociales (Alexander, 2016, pp.8-9).

Une revue de la littérature permet de situer l'émergence de ce concept au début des années 1980. Cependant, certains chercheurs considèrent que les racines de ce concept sont plus anciennes, et sont présentes notamment dans les premiers travaux sur l'attachement. Manciaux et al. (2001) font référence à l'utilisation du terme de résilience par Bowlby pour désigner « le ressort moral, qualité d'une personne qui ne décourage pas, ne se laisse pas abattre ». D'autres auteurs, s'inscrivant dans la lignée psychanalytique, considèrent que Freud avait esquissé les bases épistémologiques de cette approche, mais en ayant recours à une terminologie différente, notamment dans les travaux concernant le concept de sublimation. En psychologie développementale et psychopathologique, Garmezy et Rutter ont posé les bases théoriques et les principes méthodologiques des recherches dans ce domaine. Toutefois, la psychologue américaine Werner (1982) est reconnue comme ayant joué un rôle majeur dans l'approche de résilience, à travers la recherche qu'elle a menée auprès des enfants de Kauai (archipel d'Hawaï). Les travaux de cette dernière se sont appuyés sur une recherche longitudinale portant sur l'étude et le devenir d'une cohorte multiraciale de 545 enfants suivis sur une période de 32 ans. La population étudiée était composée de sujets vivant en situation de grande précarité environnementale, du point de

vue des conditions socio-affectives (pauvreté, violence, discorde). Werner et al ont observé qu'un certain nombre de ces enfants, dits à risque, s'accommodaient de l'environnement défaillant en témoignant d'une adaptation sociale parfois remarquable (Anaut, 2008, p.38).

Le mot « résilience » apparaît pour la première fois dans une revue scientifique de psychologie ou de psychiatrie en 1942, quand Mildred C. Scoville évoque, dans l'*American Journal of Psychiatry* ; l'étonnante résilience des enfants confrontés, pendant la guerre, à des situations dangereuses pour leur vie. Dans ce texte, Scoville cite l'article publié, la même année, par Dorothy Burlingham et Anna Freud, qui notaient que des enfants qui avaient vécu des bombardements répétés et très destructeurs ne présentaient pas de signes observables de choc traumatique. La résilience psychologique devient objet de recherche avec les thèses de doctorat, soutenues à l'université Stanford, par Jack Block (1950) et Jeanne Block (1951). Les travaux des époux Block ont fait émerger le concept de résilience du moi dont le sens est précisé en 1980, quand ils le définissent comme l'un des facteurs sous-jacents à l'adaptation. Depuis 1950, la recherche sur la résilience psychologique s'est beaucoup développée et le nombre des publications a connu une croissance exponentielle. En témoigne le fait que le 3 mai 2016, dans la banque de données PsycINFO, figuraient 10 914 documents ayant dans le titre ou comme sujet résilient (Ionescu, 2016, pp.31-32).

L'étude proprement dite de la résilience a commencé avec trois grands projets de recherche visant des enfants qui vivaient dans des conditions considérées comme pouvant affecter leur développement. Il s'agit de l'étude menée à partir de 1955 par des pédiatres, psychologues, psychiatres, travailleurs sociaux et en santé publique, sous la direction d'Emmy E. Werner, sur 698 enfants. Cette étude prospective du développement avait pour objectifs de décrire de manière naturaliste le cours de toutes les grossesses et de leur issue ainsi que le développement, jusqu'à l'âge adulte, de tous les nouveau-nés qui ont survécu et évaluer les conséquences à long terme des complications périnatales et des conditions

adverses de croissance sur le développement et l'adaptation à la vie des individus respectifs. Les résultats ont montré qu'environ un tiers des garçons et des filles de cette cohorte étaient des enfants à haut risque, en raison du fait qu'ils étaient nés dans la pauvreté, qu'ils avaient vécu des degrés modérés à graves de stress périnatal, et qu'il avait vécu dans un environnement familial perturbé par des conflits chroniques, par l'alcoolisme parental ou la maladie mentale des parents. Deux tiers des enfants vulnérables ont, comme on pouvait s'y attendre, développé des problèmes sérieux d'apprentissage ou comportementaux à 10 ans et présentaient, à 18 ans, des problèmes de santé mentale, avaient des casiers judiciaires et/ou des grossesses à l'adolescence. Un tiers des enfants à risque avaient, toutefois grandi en devenant des jeunes adultes compétents, surs d'eux-mêmes et attentionnés. Ils avaient réussi à l'école, bien géré leur vie familiale et sociale, et avait exprimé un fort désir de tirer profit de toute opportunité qui s'était présentée dans leur vie (Ionescu, 2016, pp.33-34).

Une deuxième contribution pionnière est celle de Norman Garmezy et de ses collaborateurs. Son intérêt pour l'étude des maladies l'a conduit à investiguer pourquoi certains patients, contrairement à d'autres, se redressent et vont bien dans la vie. Ce travail a permis d'identifier ce qui différenciait les deux groupes de patients. Garmezy a suggéré que la disponibilité des ressources psychosociales pouvait contribuer à contrecarrer l'influence négative d'une adversité comme la schizophrénie et pouvait favoriser une adaptation comportementale. Dans les années 1960, les recherches de Garmezy ont commencé à se centrer sur le concept de compétence chez les enfants à risque de psychopathologie. Par la suite, dans les années 1970, ses recherches ont posé les bases de l'étude longitudinale internationale de la résilience et de la psychopathologie développementale. La troisième série de recherches majeures a été menée par Michael Rutter, à partir de 1964. Il s'agit d'une série d'études épidémiologiques réalisées sur l'île rurale de Wight et dans les quartiers déshérités de Londres. Les enfants respectifs avaient été exposés à des conflits parentaux

graves, avaient vécu dans un environnement familial caractérisé par un statut socio-économique bas, dans des familles nombreuses ou l'on pouvait noter de la délinquance parentale, des troubles psychiatriques maternels, des placements dans des établissements d'état de soins. Rutter a trouvé qu'un quart des enfants étaient résilients même s'ils avaient subi l'effet de plusieurs facteurs de risque. Parmi ces facteurs favorisant la résilience, on peut citer le tempérament facile, une bonne maîtrise de soi, l'efficacité personnelle, les capacités de planification, le fait d'être de sexe féminin, un climat scolaire positif et une relation proche, chaleureuse avec un adulte (Ionescu, 2016, pp.36-37).

L'étude de la résilience a progressé, après 1970, en quatre vagues successives qui se superposent partiellement dans le temps. La première vague a permis, de bonnes descriptions de la résilience dans différentes situations. Deux approches se sont précisées dans l'étude de ce phénomène : l'une, centrée sur la personne et l'autre, sur les variables qui interviennent. La deuxième vague a été centrée sur l'étude des processus conduisant à la résilience au cours du développement. La troisième vague marque le passage de l'étude de la résilience telle qu'elle se construit naturellement à la promotion de la résilience chez les personnes qui vivent de l'adversité ou subissent des traumatismes. Les recherches de la quatrième vague conçoivent la résilience psychologique dans une perspective systémique, dynamique (Ionescu, 2016).

## **2- Définitions de la résilience**

Toutes ces définitions prennent en compte le fait que malgré une fréquence élevée des événements traumatiques, toutes les personnes qui y sont exposées ne présentent pas de troubles psychotraumatiques par la suite, ou bien ne présentent que des symptômes transitoires ou sub-syndromique. Les événements traumatiques sont assez courants.

Pourtant toutes les personnes exposées ne développent pas un trouble psychotraumatique (Sadlier, 2013, p.250).

D'après le Dictionnaire historique de la langue française, le terme *résilier* est étymologiquement constitué de *re* (indiquant le mouvement en arrière, le retrait) et *salire* (sauter, bondir). *Résilier* signifie donc *littéralement sauter en arrière, se rétracter* (Anaut, 2008, p.35). La résilience peut se définir comme « un processus de protection et d'élaboration qui permet la reprise d'un développement après un traumatisme. Ce processus met à contribution des ressources relevant de compétences internes et de compétences externes à l'individu, ce qui permettra de réunir les conditions pour la reconstruction psychique et la reprise d'un néo-développement malgré l'adversité ». Ainsi, nous pouvons dire que la résilience « fait référence aux ressources développées par une personne, un groupe ou une communauté, pour tolérer et dépasser les effets délétères ou pathogènes des traumatismes et vivre malgré l'adversité, en gardant une qualité de vie avec le moins de dommage possible » (Anaut, 2008).

Le processus de résilience s'engage lorsqu'un individu (ou un groupe), confronté à un traumatisme, réussit à s'activer de manière adéquate des modalités protectrices qui lui permettent de se reconstruire. Le processus de résilience renvoie donc à un potentiel humain, individuel ou groupal, de résister à des situations traumatiques en développant des ressources créatrices pour émerger de l'adversité et reprendre un nouveau développement (Anaut, 2012, p.13).

Le concept de résilience est aujourd'hui incontournable, tant en psychiatrie que dans le langage courant. Il semble avoir émergé de toutes pièces, il y a peu et offrir le chaînon manquant de la compréhension de l'humain confronté à l'adversité, voire au traumatisme, ce qui n'est pourtant déjà pas synonyme. Si l'on conçoit la résilience comme un processus



dynamique davantage que comme un état, une prédisposition, on est loin du métal qui résiste ou du son qui rebondit. En d'autres termes, le sujet résistant serait celui qui, face à une expérience potentiellement traumatisante, n'aurait pas été traumatisé (Vermeiren, 2012, pp.15-16).

La mise en évidence de phénomène réputé résilient ne signifie pas que la souffrance du sujet soit négligée ou négligeable. Les individus résilients ne sont pas invulnérables et conservent une cicatrice de leurs blessures. En fait, le sujet qui a été blessé va reprendre un autre type de développement et pourra garder trace du traumatisme, sans pour autant être anéanti par les effets délétères (Anaut, 2008, p.9).

Si la résilience est un processus universel, sa construction et ses manifestations sont teintées par l'environnement culturel des personnes qui vivent de l'adversité. L'étude du processus de résilience ne peut donc être approfondie sans tenir compte de cet environnement. La connaissance des facteurs culturels de protection et de risque nous aide non seulement à comprendre ce processus, mais peut aussi nous aider à le faciliter. Le développement de la recherche sur la culture de la résilience peut avoir d'importantes applications pratiques, notamment au plan sociétal (Ionescu, Jourdan-Ionescu, 2016, p.262)

La résilience est un concept interdisciplinaire par excellence. De nombreuses disciplines, telles que la psychologie, la criminologie, le travail social et l'écologie, ont analysé, documenté, détaillé et expliqué la résilience au cours des dernières décennies (Bourbeau, 2016, p.285).

Dans les sciences humaines est décrite la possibilité de reprendre un bon développement après une agonie psychique traumatique, grâce à ses capacités adaptatives. Il s'agit d'un processus qui permet de retrouver un bien-être à vivre après des chocs destructeurs ou malgré des circonstances adverses (Cyrulnik, 2016, p.300).

### 3- Protection et facteurs de protection vs vulnérabilité et facteurs de risque :

Il n'existe pas encore de véritable théorie formalisée pour expliquer la résilience. Cependant, de nombreuses études soulignent l'importance de quelques facteurs déterminants. Un ensemble de facteurs de protection ou de risque :

Selon Rutter (1990), les facteurs de protection modifient la réaction à la situation présentant un risque en réduisant l'effet du risque et les réactions en chaîne négatives. Les investigations sur les facteurs de protection font apparaître que la protection résulte à la fois de variables génétiques et constitutionnelles, des dispositions et caractéristiques de la personnalité, des appuis du milieu (familial et extra-familial) ainsi que de la disponibilité, de l'accessibilité et de la qualité des appuis sociaux (Anaut, 2008, p.40).

La résilience résulte ainsi de la mise en perspective de trois domaines : les éléments d'ordre interne au sujet (particularités singulières, histoire singulière, registre défensif...), les éléments d'ordre familial (contexte psychoaffectif, relations familiales, en termes de protection et de facteurs de risque ...), les éléments issus de l'environnement plus large et du contexte socio-environnemental (apparence communautaires, sociales, religieuses, idéologiques...). Ces trois domaines, en cas de carence grave et/ou de traumatisme vont être sollicités afin de contribuer, selon des modalités propres, à bâtir la trame du processus de résilience (Croas, 2012, p.26).

Similaire à la vulnérabilité psychologique, qui est un état lié aux facteurs et aux processus de risque, la résilience psychologique est un état lié aux facteurs et aux processus de protection (Sadlier, 2001, p.92).

Dans ce cadre, la vulnérabilité se définit comme « l'état de moindre résistance aux nuisances et agressions et rend compte de la variabilité interindividuelle. La vulnérabilité

évoque les sensibilités et les faiblesses patentes ou latentes, immédiates ou différées, et peut être comprise comme une impossibilité (ou incapacité) de résister aux contraintes de l'environnement » (Anaut, 2008, p.14).

#### **4- La résilience chez l'enfant et l'adolescent**

Pour se construire, l'enfant a besoin de l'Autre. Seul, il ne peut pas survivre et ne peut pas exister. Les études faites après-guerre par Anna Freud, Spitz, Margareth Mahler auprès de bébés et de jeunes enfants abandonnés ou orphelins nous ont permis de comprendre l'importance de ses proches dans la survie de l'enfant. Apporter exclusivement des soins matériels de nursing (repas, toilette) ne suffit pas pour permettre à l'enfant de survivre. Si personne ne lui parle, ne le rassure, il se laisse dépérir. L'enfant a, avant tout, besoin d'être porté psychiquement par l'autre, c'est-à-dire être pris en charge par quelqu'un qui le reconnaîtra en tant que sujet humain, petit d'homme en devenir, et qui sera en capacité de s'ajuster à ses besoins : lui parler, le reconforter, lui donner confiance en lui et en l'autre, l'autoriser à se séparer et à s'autonomiser, lui transmettre l'envie d'apprendre, l'encourager et le soutenir. Sans le regard de l'autre, sans ses mots rassurants, sans son écoute bienveillante, sans son attention bienveillante, l'enfant ne pourra pas se construire dans un rapport à l'autre sécurisant (Romano, 2016, p.VII).

Trois éléments sont essentiels pour la reconstruction psychologique des personnes ayant subi un ou plusieurs traumatismes : le lien, la loi symbolique et le sens. Un être en souffrance peut créer du sens dans son existence lorsqu'il a la possibilité de s'appuyer sur d'autres êtres qui sont en lien avec lui. Certains, notamment parmi les travailleurs sociaux, sont de véritables " tuteurs de résilience " qui jouent un rôle central dans l'émergence de la résilience d'autres êtres humains. Une métaphore qui rend bien compte de deux aspects importants de

leur rôle : ils constituent un repère solide pour autrui tout en le laissant se développer à sa manière (Lecomte, 2010).

Certains modèles psychologiques et médicaux suggèrent que l'humanité se divise en personnes « normales » et en personnes « pathologiques » et considèrent que les traumatismes de l'enfance sont à l'origine de troubles persistant toute la vie et extrêmement difficiles à traiter, tels que des troubles de la personnalité. Heller et Lapierre (2015) nous montrent qu'en réalité les traumatismes développementaux, comme tous les traumatismes, font partie de la condition humaine et ne sont pas une « condamnation à vie ». La résilience n'est pas une aptitude innée mais s'enracine dans l'enfance et dans la relation qu'entretiennent les parents avec leur enfant. Une relation sécurisante avec l'enfant l'aidera à rassembler ses forces pour s'en sortir lors de traumatismes collectifs ou individuels (Fortuna, Chatillon, 2014, p.7).

Dès lors, comprendre la résilience " naturelle " peut nous aider à assister ceux qui ont souffert : les enfants maltraités, les adolescents à la dérive et toutes les personnes touchées par des traumatismes ou des maladies graves. À l'aide d'un professeur, d'un parent éloigné ou même parfois d'un animal, on peut guérir les blessures. Pourquoi le lien, la loi et le sens sont les piliers de leur reconstruction (Lecomte, 2004).

Il est possible que certains enfants soient protégés du développement des troubles par des facteurs associés à la « résilience ». Au cours des quinze dernières années, des chercheurs anglais et nord-américains ont utilisé le terme de résilience, emprunté au vocabulaire de la physique, pour caractériser les enfants qui présentent un bon fonctionnement psychologique en dépit des circonstances effrayantes auxquelles ils sont exposés (Sadler, 2001, p.8).

L'école est une opportunité de « résilience ». On peut difficilement en douter devant la réussite scolaire de sujets soumis à une haute probabilité d'échec, cumulant des risques initiaux et des difficultés objectives qui devraient les condamner à l'insuccès ! Le terme de résilience, qui fait partie aujourd'hui du vocabulaire collectif, nous a appris pourtant combien les effets pathogènes, systématiques, de certains traumatismes psychiques ne sont pas une fatalité, et nous invite à prendre en compte les forces et ressources d'une personne plutôt qu'à nous centrer sur ses troubles ou ses pathologies. L'adversité dans le cadre scolaire se rencontre dès le plus jeune âge, associée à des causes multiples : handicap physique ou intellectuel, maladie chronique, difficultés d'intégration d'origine affective, socio-économique ou culturelle, maltraitance, migration, illustrées ici par de nombreux exemples cliniques. Ils mettent en évidence le soutien particulier, souvent méconnu, apporté par ces « tuteurs de résilience » que l'élève peut rencontrer très tôt et qui marquent de leur empreinte bénéfique toutes ses études. Chacun de nous est concerné, ne serait-ce que par nos souvenirs d'une scolarité qui n'est jamais lisse de difficultés, voire d'humiliations. Face à la lutte actuelle contre les échecs de tous ordres, la notion de « résilience scolaire » apporte une contribution de poids à leur prévention. Elle est source d'espérance, tant au niveau des parents d'élèves que des enseignants, tuteurs de résilience et artisans d'une bientraitance scolaire (Bouteyre, 2014).

## **Conclusion**

La résilience nous permet de croire qu'il est possible de résister à un traumatisme. La résilience implique l'ensemble des données biologiques, psychiques, familiales et sociales.

## Liste des références

1. Alexander, D (2016). Préface. Dans S. Ionescu (dir.), *Résilience Ressemblance dans la diversité* (pp.7-13). Paris, France : Odile Jacob.
2. Anaut, M. (2008). *La résilience. Surmonter les traumatismes* (2 e éd). Paris, France : Armand Colin.
3. Anaut, M. (2012). Traumatisme, humour et résilience. In R.Coutanceau, J. Smith et S. Lemitre (dir.), *Trauma et résilience. Victimes et auteurs* (pp.3-14). Paris, France : Dunod.
4. Blétry, M. (2016). Résilience en science des matériaux. Dans S. Ionescu (dir.), *Résilience. Ressemblances dans la diversité* (p.193-214). Paris, France : Odile Jacob.
5. Bourbeau, Ph. (2016). La résilience en relations internationales : le côté clair et le côté obscur. Dans S. Ionescu (dir.), *Résilience. Ressemblances dans la diversité* (p.283-297). Paris, France : Odile Jacob.
6. Bouteyre, E. (2014). *La résilience scolaire. De la maternelle à l'université*. Paris, France : Editions Belin.
7. Croas, J. (2012). Repères métapsychologiques autour du traumatisme. In R. Coutanceau, J. Smith. et S. Lemitre (dir.), *Trauma et résilience. Victimes et auteurs* (p.23-36). Paris, France : Dunod.
8. Cyrulnik, B. (2014). Préface. Le sujet résilient. Dans R. Coutanceau. et R. Bennegadi (dir.), *Résilience et relations humaines* (p.XIII-XXIV). Paris, France : Dunod.
9. Cyrulnik, B. (2016). Postface. Dans S. Ionescu (dir.), *Résilience. Ressemblances dans la diversité* (p.299-305). Paris, France : Odile Jacob
10. Fortuna, J-F. et Chatillon, C. (2014). *Traumatismes et résilience*. Paris, France : L'Harmattan.
11. Heller, L. et Lapierre, A. (2015). *Guérir les traumatismes du développement*. Paris, France : InterEditions
12. Ionescu, S. (2016). Introduction. Dans S. Ionescu (dir.), *Résilience. Ressemblance dans la diversité* (p. 15-30). Paris, France : Odile Jacob.

13. Ionescu, S. et Jourdan-Ionescu, C. (2016). Résilience culturelle et culture de la résilience. Dans S. Ionescu (dir.), *Résilience. Ressemblances dans la diversité* (p.239-267). Paris, France : Odile Jacob
14. Lecomte, J. (2010). La résilience ; Se reconstruire après un traumatisme. Paris : Éditions Rue d'Ulm.
15. Lecomte, J. (2004). *Guérir de son enfance*. Paris, France : Odile Jacob.
16. Romano, H. (2016). *La santé à l'école* (2 e éd). Paris, France : Dunod.
17. Sadlier, K. (2013). Résilience. Dans M, Kédia. et A, Sabouraud-Seguin (dir.), *L'aide-mémoire de psycho-traumatologie* (2 e éd) (p.249-253). Paris : Dunod.
18. Vermeiren, E. (2012). Analyse critique du concept de résilience. Dans R.Coutanceau, J. Smith et S. Lemitre (dir.), *Trauma et résilience. Victimes et auteurs* (p.15-22). Paris, France : Dunod.